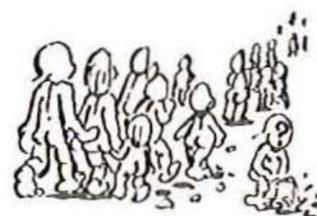
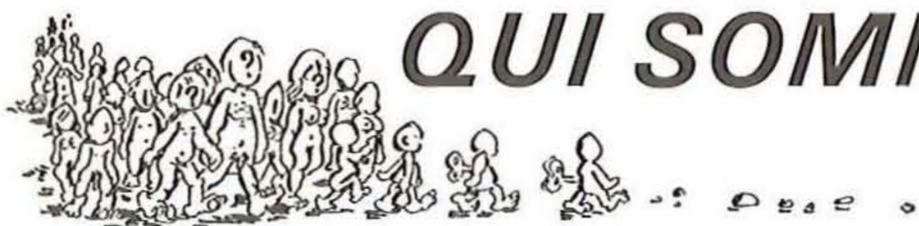


D'où venons-nous ?

QUI SOMMES-NOUS ?

Où allons-nous ?



Qui sommes-nous ?

Cette fois-ci il ne s'agit nullement de «théorie». Nous ne serons pas ici dans le monde des idées, des stratégies, des philosophies, des influences, des polémiques. Mais plutôt dans celui des chiffres et des données objectives. A voir de près.

J'ai lu, en effet, le récent livre d'Ida BERGER : **LES INSTITUTEURS D'UNE GÉNÉRATION A L'AUTRE** édité aux P.U.F. dans la collection L'ÉDUCATEUR. C'est un ouvrage sociologique. Bourré de tableaux et de références. On peut aimer le genre on ne pas aimer. On peut aimer le contenu ou ne pas aimer : ça ne change rien à rien. Les chiffres sont là.

On ne peut pas rendre compte de tout ce livre : sinon on recopie les tableaux ! Ou bien on écrit des commentaires qui sortiraient du cadre objectif...

J'ai seulement lu ce livre du strict point de vue de notre mouvement pédagogique. Bien sûr, avec «ma» vision de ce mouvement pédagogique. Que je précise.

- C'est un mouvement pédagogique s'intéressant principalement et essentiellement aux enfants puisque c'est un mouvement d'école active qui, elle, place l'enfant au centre de l'école — et non pas le maître et son rôle instituant, préservatif et — paradoxalement ! — reproductif... Et non pas les connaissances et les examens.

- C'est un mouvement pédagogique d'avant-garde dont le but est... veuillez lire le contenu de la **Charte de l'I.C.E.M. - Freinet** qu'on trouve certainement au siège de tout groupe départemental normalement constitué, tout de suite sous la main d'un des principaux responsables. Et aussi à Cannes, au siège national. Il faut écrire.

- C'est un mouvement militant qui cherche essentiellement à multiplier le nombre des enfants qui pratiquent l'expression libre, la diffusion de leurs idées par un journal scolaire et par le moyen de la correspondance, qui s'organisent en conseil coopératif de gestion de la classe en compagnonnage avec le maître ou la maîtresse.

- Ce mouvement cherche à convaincre des enseignants — ce sont toujours eux qui décident ! — en leur offrant en priorité des outils qui les aideront et les entraîneront dans un processus de modernisation, de dépouillement de l'ancien et de rejet de la scolastique (tout ce qui s'oppose au règne de la vie quotidienne dans l'école pour garantir le rite et les valeurs négatives du passé) et aussi des éditions afin de mieux préciser les buts et les fondements (philosophiques, psychologiques, sociologiques, politiques et humains...) de cette action essentiellement révolutionnaire — ou modernisatrice, si vous préférez : mais c'est moins bien ! — en tout cas : populaire...

Ceci dit — et rapidement (si vous voulez compléter, il suffit d'écrire ici dans *L'Éducateur*) —, j'ai donc cherché dans les données exposées par Ida BERGER comment nous nous plaçons sur le marché. Et quelles chances nous avons pour un avenir heureux et prospère. Qui peut venir à nous ?

Des données recueillies où ?

Ida BERGER a adressé

«879 questionnaires (482 à Paris même et 397 dans quelques communes du département des Hauts-de-Seine) qui ont été remplis par des instituteurs (20 %) et des institutrices (80 %) ;

à Paris dans les 4^e, 6^e, 8^e, 12^e, 13^e, 14^e, 15^e, 16^e, 17^e et 20^e arrondissements et dans les Hauts-de-Seine dans les communes de Clichy, Gennevilliers, Bagneux, Fontenay-aux-Roses, Issy-les-Moulineaux, Vanves, Meudon, Levallois-Perret et Neuilly.»

Elle a aussi effectué une cinquantaine d'interviews augmentant ainsi le nombre de questions pédagogiques.

Précisons encore qu'une précédente enquête s'était déroulée durant l'année scolaire 1953-54. Que les résultats en ont paru sous la signature d'Ida BERGER et Roger BENJAMIN aux Editions de Minuit en 1964 : ouvrage maintenant épuisé. Mais de nombreux tableaux effectuent une comparaison entre 1954 et 1973-74 (époque de distribution des questionnaires mentionnés plus haut). Ce qui précise l'évolution de notre profession et justifie le titre de cet ouvrage : *D'une génération à l'autre*.

Je n'ai quasiment rien retenu dans mon optique des deux premiers chapitres consacrés au **statut social** de l'enseignant et à **sa vie extra-scolaire**. Je ne suis, en effet, pas du tout persuadé qu'une origine ouvrière garantit l'aspect novateur du travail de l'instituteur ni de l'institutrice. Des bonnes familles anarchistes font d'excellents abbés, des camarades ont été «formés» par les jésuites, enfin l'un des plus grands philosophes chrétiens contemporains fut élève de l'école Freinet de Vence... De plus l'enquête s'est déroulée essentiellement en région parisienne : ainsi, par exemple les institutrices questionnées (elles sont 80 % de l'ensemble concerné ! Les chiffres officiels de Paris sont 83,5 % d'institutrices et 16,5 % d'instituteurs) ont pour conjoints :

En fréquence décroissante (en %)

Hier		Aujourd'hui	
Cadres moyens	47	Cadres supérieurs	41
Cadres supérieurs	27,5	Cadres moyens	33,5
Commerçants	7,5	Commerçants	8,5
Employés	6,5	Employés	5
Ouvriers	5,5	Ouvriers	5
Police. Armée subalterne	3	Police. Armée subalterne	2
Non-actifs	3	Non-actifs	5

Je ne crois pas que la proportion soit la même sur toute la France. De même pour la réponse à la question «*A quelle classe sociale estimez-vous appartenir ?*»

En fréquence décroissante (en %)

Instituteurs		Institutrices	
Classes moyennes petite bourgeoisie	56	Classes moyennes petite bourgeoisie	62
Classe ouvrière	29	Notion classe refusée	19
Notion classe refusée	14	Classe ouvrière	11
Bourgeoisie	1	Bourgeoisie	8

La majorité des enseignants élémentaires hommes et femmes se range d'eux-mêmes dans les classes moyennes ou dans la petite

bourgeoisie (56 % et 62 %). Par ailleurs, les moins nombreux sont ceux qui déclarent faire partie de la bourgeoisie (1 % et 8 %).

Il serait intéressant de connaître les réponses à cette question posée à une majorité de membres de nos groupes départementaux. Faute de cette donnée, nous ne pouvons pas faire de commentaires utiles concernant notre action pédagogique populaire...

Une parenthèse. De nombreuses revues, bien avant nous, ont déjà rendu compte de ce livre. Et des journaux. Et les journalistes sont en particulier scandalisés à la lecture de ce tableau qui révèle les réponses à la question : «*Lisez-vous chaque jour un journal, si oui, lequel ?*»

	Institutrices (en %)	Instituteurs (en %)
Tous les jours	30	37
De temps à autre	35	35
Jamais	35	28
	70	63

Environ un tiers des enquêtés se tiennent informés, alors que 70 % des institutrices et 63 % des instituteurs déclarent sans ambages qu'ils ne sont ni des lecteurs assidus de la presse quotidienne, ni même des lecteurs occasionnels.

Ne faut-il pas faire entrer cette donnée dans la recherche des causes du petit nombre d'abonnés à notre *ÉDUCATEUR* ?

Dans la mesure où, comme le précisent les documents de base de notre mouvement, ses raisons d'être résident dans le changement profond de notre société pour une meilleure justice et l'épanouissement de l'être, il me semble qu'il est impossible de pratiquer ce métier d'éducateur — il n'est plus du tout question de «vocation» en 1980 ! — si, au départ on ne l'a pas désiré profondément, si on ne l'a pas choisi. Voici les chiffres correspondants aux réponses fournies à la question : «*Pourquoi êtes-vous devenu(e) instituteur (trice) ?*»

Le premier tableau concerne l'enquête de 1953-54, le second celle de 1973-74.

En fréquence décroissante (en %)			
Hommes		Femmes	
Influence familiale.		Vocation, goût	55,5
Promotion	38,5		
Vocation, goût	34,5	Influence familiale.	
		Promotion	23
Pis-aller	27	Pis-aller	17,5
Divers		Divers	4

«*Pourquoi êtes-vous devenu(e) instituteur (trice) ?*»
(1973-1974)

En fréquence décroissante (en %)

Hommes		Femmes	
Pis-aller	38	Goût pour la profession	50
Goût pour la profession (*)	31		
Pis-aller	25	Pis-aller	25
Influence familiale.		Influence familiale.	
Promotion	25	Promotion	23
Divers	6	Divers	2

(*) Il paraît significatif que le terme «vocation» ait complètement disparu dans les réponses de la seconde recherche, alors qu'il avait été fréquemment employé auparavant.

Pour les institutrices, *pis-aller* est devenu le facteur n° 2. Bien que dans les deux études il apparaisse plus souvent côté hommes que côté femmes, son augmentation relative est exactement la même pour les deux sexes. Elle est de 40 % !

Ainsi il est clair que — pour s'en tenir aux chiffres d'une part et au critère strictement social d'autre part — nous ne pouvons espérer intéresser au plus que 50 % des 83,5 % de femmes qui travaillent dans l'enseignement élémentaire soit 41,75 % de l'ensemble des institutrices et 31 % des 16,5 % d'hommes soit 5,12 % des instituteurs.

Encore une parenthèse : notre mouvement, c'est-à-dire à la fois ses formes de travail mais aussi ses productions, outils et éditions, sont-ils adaptés à l'accueil des institutrices, à l'esprit et aux normes de leur travail dans cette proportion de 8 sur 10 ?

Mais encore faut-il savoir que parmi ceux qui sont «entrés dans la carrière» de leur plein gré, beaucoup en sont revenus ! Voici donc le résultat des réponses à la question :

— *Etes-vous actuellement satisfait(e) de votre profession ?*
(en %)

	1953-1954		1973-1974	
	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes
Oui	51	72	34,5	41
Oui, mais (oui et non)	35	21	35,5	37
Non	14	7	30	22

«Ce qui saute aux yeux, en comparant globalement les tableaux d'une époque à l'autre, c'est l'augmentation spectaculaire chez les hommes comme chez les femmes des réponses négatives.

En ce qui concerne les hommes, dans un intervalle d'une vingtaine d'années, le pourcentage des insatisfaits a plus que doublé (de 14 % à 30 %). Corrélativement le pourcentage des satisfaits a considérablement diminué (de 51 % à 35,5 %). Seuls les pourcentages des réponses mitigées sont restés à peu près les mêmes (35 % et 36,5 %).

Les réponses négatives des institutrices n'ont pas seulement doublé comme celles de leurs collègues hommes, elles ont plus que triplé (de 7 % à 22 %). Tout en restant inférieures à celles des hommes. Corollairement, leurs réponses positives ont diminué presque de moitié (de 72 % à 41 %).

L'éveil de l'esprit critique des enseignantes se manifeste non seulement par l'expression de leur nette insatisfaction, mais également par une augmentation considérable des réponses mitigées (de 21 % à 37 %).

D'une façon générale, l'écart entre les réponses masculines et féminines, tout en subsistant, a sensiblement diminué.»

«l'âge des enquêtés a également une nette influence sur leur réponse.

La satisfaction professionnelle de trois générations d'enseignants élémentaires (hommes et femmes)
(en %)

	De 20 à 35 ans		De 35 à 50 ans		+ de 50 ans	
	Oui	32,5	42	50		
Oui, mais	42,5	36,5	24,5			
Non	25	21,5	25,5			
	67,5	58,0	50			

Comme on pouvait s'y attendre, moins d'un tiers des jeunes se dit satisfait de son activité professionnelle. Critiques qui tiennent à ce

(suite p. 29)

(suite de la p. 4)

qu'ils souhaitent trouver et à leur déception devant la réalité quotidienne de l'école. Très souvent, les jeunes ne se trouvent pas bien dans leur peau. La génération d'âge moyen est déjà mieux adaptée ; mais ce sont les instituteurs et les institutrices d'âge mûr qui se disent nettement, le plus souvent, contents de leur sort.»

Ces données sont à rapprocher d'une autre partie du livre, celle consacrée aux interviews. Voici donc les chiffres traduisant les réponses à la question :

L'école élémentaire paraît-elle libératrice pour vous-mêmes ?
(en %)

Oui	29
Non	39,5
Oui et non	30
Divers	1,5

Mais il faudrait encore noter que le contenu des réponses de ceux qui s'estiment satisfaits révèle que la principale motivation réside dans «l'amour des enfants» ! Alors là ! permettez ! ça n'est pas suffisant : «Love is not enough !» et C. Freinet l'a aussi dit et écrit et répété en français ! Pour être quelque peu satisfait, il faut être certes amoureux mais il faut aussi avoir sous la main le catalogue de la C.E.L. : c'est-à-dire de bons outils et de bonnes techniques ! Et un bon apprentissage réalisé dans un cadre coopératif et humain !

Justement ! à propos de la formation : une autre parenthèse concernant «les rapports avec la hiérarchie scolaire» si les enseignants élémentaires, dans leur ensemble — seules des critiques émanent des critiques d'institutrices à l'encontre de leur directeur — s'entendent assez bien avec le patron de l'école, au contraire les rapports avec les inspecteurs sont en général «*plutôt distants, rares et bien souvent tendus*» (p. 99).

Ida Berger professe l'opinion suivante et analyse ainsi la situation :

«Un instituteur d'une quarantaine d'années fait une remarque qui semble être un bilan de ce qui a été formulé auparavant. Il précise :

«Au cours de ma carrière, j'ai connu des inspecteurs qui ont voulu se donner une importance qui, à mon avis, ne leur revient pas. Même si beaucoup d'inspecteurs et d'inspectrices sont bien, le système, lui, ne l'est pas.»

Cette opinion paraît partagée par un certain nombre d'enseignants qui contestent davantage l'institution que ses fonctionnaires.

Cela dit, à la fin du siècle dernier, lorsque l'école laïque, gratuite et obligatoire a été promulguée, l'inspection des enseignants primaires avait un caractère plutôt progressiste. Il fallait contrôler la compétence et la rigueur laïque des nouveaux instituteurs. Mais surtout dans les régions «bien-pensantes», étant donné la pression des curés et d'une grande partie de la population, ce n'était pas tâche aisée pour les nouveaux maîtres et, en particulier, pour les nouvelles maîtresses d'imposer la nouvelle conception de l'école (*) : les inspecteurs venaient bien souvent en aide à leurs subordonnés.

Mais depuis presque un siècle, les temps ont évolué. Aujourd'hui l'école se trouve devant d'autres problèmes qui sont surtout d'ordre didactique et pédagogique. Une grande partie des enseignants se dresse vivement contre le contrôle tel qu'il est pérennisé.

(*) Voir Ida Berger, *Lettres d'institutrices rurales d'autrefois*, Paris, Association des Amis du Musée pédagogique, 1959 (épuisé).

«Déjà la dénomination «inspecteur» est ressentie avec malaise par maints enseignants (*). En effet, la visite d'un supérieur hiérarchique dans la classe crée une situation insolite pour les instituteurs : par la force des choses, ils sont transformés

soudain en élèves. Ce qui change profondément l'ambiance habituelle de leur classe.»

(*) A ce sujet, il est intéressant de noter que, peu de temps après la guerre, les inspecteurs de police ont tenu à changer leur titre administratif et ils en ont obtenu gain de cause. Les inspecteurs du ministère de l'Éducation Nationale ne semblent jamais avoir exprimé un désir analogue.

«Ne pourrait-on pas s'abstenir de juger les maîtres au long de leur carrière sur des rapports d'inspection fortuits et partiels, au lieu de prendre comme base d'appréciation la réussite scolaire de tous les élèves de la classe dirigée par l'instituteur en question ?

Il est clair que la question de l'inspection et de l'inspecteur est l'une des plus brûlantes qui s'impose aujourd'hui à l'école élémentaire.

Ainsi donc c'est pas la joie dans les couloirs de nos écoles élémentaires ! Peu de gens qui s'y sentent à leur place et satisfaits d'y être... si c'est mieux que cela dans votre coin, n'hésitez pas à nous l'écrire ! Que ça réchauffe !

Ceci dit, mais alors, pourquoi l'École ?

Je crois bien faire en rapprochant deux points de ce livre, à propos de cette question. D'abord un rappel historique concernant la vie et la lutte syndicales et l'insertion sociale des instituteurs :

«Voici quelques phrases du Manifeste du 29 novembre 1905, rédigé par les instituteurs Roussel, président des Normaliens de la Seine, Clay et Dufrenne, conseillers départementaux.

«Par leur origine, par la simplicité de leur vie, les instituteurs appartiennent au peuple. Ils lui appartiennent aussi parce que c'est aux fils du peuple qu'ils sont chargés d'enseigner.

Nous instruisons les enfants du peuple le jour. Quoi de plus naturel que nous songions à nous retrouver avec les hommes du peuple le soir. C'est au milieu des syndicats ouvriers que nous prendrons connaissance des besoins intellectuels et moraux du peuple. C'est à leur contact et avec leur collaboration que nous établirons nos programmes et nos méthodes.»

A cette époque, la plupart des instituteurs étaient issus eux-mêmes du peuple. Tout en ayant pu réaliser une ascension sociale appréciable, ne serait-ce que par la sécurité matérielle du lendemain, ils avaient gardé, comme ce texte le manifeste, des liens solides avec leurs origines sociales.

Or, aujourd'hui, la plupart des enseignants et surtout des enseignantes sont issus des couches inférieures des classes moyennes. Ce changement profond contribue à expliquer qu'un manifeste syndical comme celui de 1906 ne pourrait plus trouver d'écho, ni dans son ton, ni dans son contenu parmi le milieu enseignant, même si, aujourd'hui encore, le Syndicat National des Instituteurs (S.N.I.) et le Syndicat Général de l'Éducation Nationale (S.G.E.N.) cherchent constamment le contact avec les syndicats ouvriers.

C'est, je crois essentiellement la même chose quant à l'évolution de notre mouvement. Parti sur des bases profondément prolétariennes, très précises quant aux rapports avec les forces politiques. Encore une fois : relisez notre Charte dont même le vocabulaire pourrait paraître désuet s'il n'y avait un certain entêtement à maintenir «notre» opposition au fascisme et à «l'exploitation de l'homme par l'homme».

L'Éducation Nouvelle s'est pédagogisée. Le mouvement de modernisation s'est scolarisé. La mode — profonde — actuelle de la psychologisation — on fait l'école avec des âmes, même quand on abandonne — est-ce bien vrai ? — l'ancienne psychologie des facultés... cette mode nous entraîne vers et dans un verbiage, un verbalisme qui rassurent peut-être mais qui manquent totalement d'efficacité — nous le verrons plus loin grâce à de nouveaux chiffres...

Il y a donc en définitive une question-clé : «Quelles devraient être, à votre sens, les finalités de l'école ?» Il y a eu 576 réponses.

	Instituteurs (en %)	Institutrices (en %)
Insérer les enfants dans la société	34	43
Epanouir les élèves	33	34
L'école comme instrument de libération	28	21
Divers	5	2

• La première catégorie de réponses, la plus importante rassemble tous ceux qui estiment — en bons « instituteurs » — que l'école doit insérer les élèves dans les formes instituées de la société actuelle, telle qu'elle est sciemment ou non. D'ailleurs, où résident les finalités recherchées ?... « Dans les instructions officielles », « dans ce que nous faisons avant mai 68 », répond-on parfois...

• « En opposition aux « intégrateurs », on rencontre, dit Ida Berger, des enseignants qui prétendent pouvoir contribuer directement à l'épanouissement des enfants. Ils mettent en avant les préceptes pédagogiques, préconisés de tout temps, dont la réalisation reste toujours aussi problématique. » (1)

C'est la tendance que l'auteur souligne qui « met l'école au service de l'enfant ».

• Enfin le reste (21 % des institutrices et 28 % des instituteurs), ce sont les progressistes qui se partagent de nombreuses nuances... Lire le livre pp. 106-107.

Ceci dit, il faut en revenir aux réalités.

« Quelles sont, selon vous, les fonctions que remplit actuellement l'école élémentaire ? »

Fonction de l'école actuelle (en %)			
	Rôle positif	Rôle négatif	Réponses diverses (mitigées)
Hommes	35,5	54	10,5
Femmes	60	30	10

« Le clivage entre les réponses masculines et féminines, déjà observé dans celles données à la question précédente, devient ici spectaculaire. En effet, un peu plus du tiers des hommes, seulement, estiment que l'école fonctionne bien. Cette même opinion est partagée par presque deux tiers des femmes. Inversement, celles-ci décèlent beaucoup moins de défauts à l'école que leurs collègues masculins. »

Ce qui est clair : un malaise « aigu ou diffus » existe chez maints enseignants. Ce malaise va grandissant. L'école fonctionne

mal. Encore des preuves chiffrées. Elle émanent celles-là des « Tableaux des enseignements et de la formation » édités par l'I.N.S.E.E. (Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques).

• Dans la classe du C.P., 14,8 % des élèves ont un an de retard et 1,9 % deux ans. Le taux de redoublement dans cette classe est de 14,9 %. Le plus fort de tout le système éducatif français.

• Dans les cours élémentaires, les taux de redoublement sont de 7,1 % et de 6,4 %.

• Au C.M.2 le taux de redoublement est de 10,3 %.

Encore faudrait-il « moduler » ces chiffres... Parmi les redoublants il y a, au C.P., 3 % des enfants issus des catégories « professions libérales et cadres supérieurs » et 18 % des enfants d'ouvriers et au C.M.2 ces chiffres pour les mêmes catégories sont de 7 % et 17 % (in Robert BAILLON, *L'argent et l'école*, Ed. Purnoud, Stock 1977, pp. 36-37, cité par Ida Berger).

Des conclusions ?

- Tout cela nous le savions déjà !
- Ça prouve bien que nous avons raison ! (1)
- Nous perdons notre temps !
- On peut toujours y croire !
- Tout cela ce sont des chiffres : il faut voir la réalité, le collègue qui est près de nous, la collègue surtout (8 femmes sur 10 enseignants...) et c'est avec eux qu'il faut discuter...

Oui certes... et vous ? qu'en pensez-vous ? Qui sommes-nous parmi tous ceux-là ?

Sommes-nous en particulier un mouvement qui connaissant bien l'état d'esprit, l'état d'âme de la tranche possible des enseignants qui pourrait s'intéresser à nos solutions agit en conséquence ?

Avons-nous jamais tenté de nous adapter à cet aspect essentiel — que j'ai souligné souvent avec le sentiment de crier dans le désert — qu'est la féminisation du corps enseignant ! Surtout pour être précis dans l'édition de notre collection S.B.T. et dans les sujets abordés dans la collection B.T. et B.T.J... Une nombreuse littérature aborde, décrit, analyse cette situation. Mais du strict point de vue de notre mouvement à part l'entêtement totalement vain à vouloir une femme au sein du comité directeur, y a-t-il un problème de féminisation au sein de la pédagogie Freinet ? Sous quelle forme ? A mon sens oui dans la forme à donner dans la présentation et le contenu des outils de la pédagogie moderne. C'est à voir.

Entre autres choses !

MEB
août 79

(1) Parce que c'est la minorité agissante qui compte !

LIVRETS AUTOCORRECTIFS D'ORTHOGRAPHE

Série D - premier cycle

Une autre pédagogie du français au premier cycle doit rechercher des techniques d'apprentissage et de consolidation de l'orthographe qui réservent le maximum de temps disponible pour l'expression libre et l'échange en classe.

Dans les structures actuelles de l'enseignement secondaire, il n'est pas possible de se contenter d'un apprentissage naturel qui aurait dû commencer dans les classes élémentaires et, pour éviter l'enchaînement des exercices traditionnels, il a fallu mettre au point des solutions de compromis qui sont loin d'être idéales mais qui répondent aux besoins réels des classes de premier cycle.

Il s'agit de livrets autocorrectifs reprenant certaines difficultés fréquentes chez les élèves de 6^e - 5^e.

La série D1 comporte 28 livrets dont 27 d'exercices sur les homophones grammaticaux et 1 livret « Pistes d'utilisation pour le maître ».

Cette série est maintenant disponible à la C.E.L. au prix de 84 F.

Chaque livret de 16 pages se compose :

- d'une page observation, suivie d'un test ;
- d'un verso, corrigé du test-consigne de travail ;
- d'une page réflexion sur chaque graphie (son rôle, sa place...) ;
- d'un verso « corrigé et remarques » ;
- de deux (ou plusieurs) parties « exercices » sur diverses possibilités issues de la partie « réflexion » portant chacune sur une des graphies séparément ;
- d'une série de deux tests permettant un dernier contrôle.